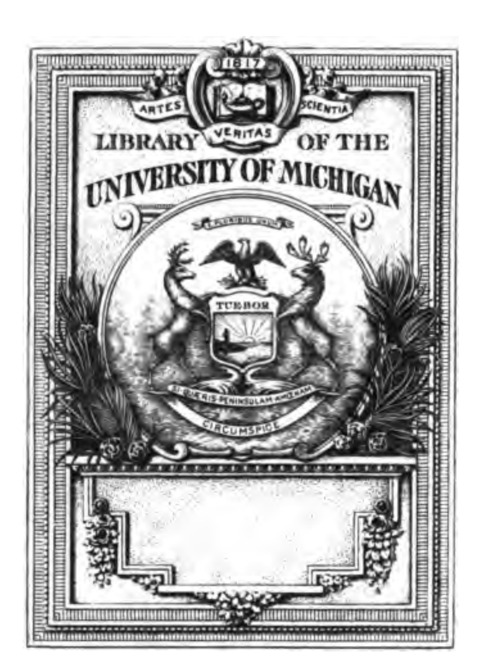

BUHR


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



Signed

[illegible] 1 IX. 1901

EUGENE ET ZELMIRE,

OU

L'HEUREUX CHOIX,

COMEDIE EN TROIS ACTES;

Par H. Coqueret.

Semer de quelques fleurs le chemin de la vie,
Instruire en amusant est toute mon envie.

A SOISSONS,
DE L'IMPRIMERIE DE V. COURTOIS,
SE VEND A PARIS,
Chez les Marchands de Nouveautés.

AN IX. — 1801.

ÉPIGRAPHE.

Avant que de rien préjuger,
Lecteurs, lisez ma Comédie,
Vous seuls avez droit d'en juger;
Et à vous seuls je la dédie.
Plaire, en parlant à la raison,
Doit en faire agréer l'hommage :
La Préface est hors de saison,
Quand le bon sens lit un ouvrage.

SUJET DE LA PIÈCE.

Monsieur *Beaumont,* homme riche et ami des sciences, avait projetté de marier sa fille unique *Zelmire* à un nommé *Eugène,* jeune homme doué de vertus,

de talens, possédant alors une fortune à-peu-près égale à la sienne ; mais de malheureux évènemens ont considérablement diminué les biens de cet amant chéri de *Zelmire* ; et des partis riches et sortables se présentent à-l'envi l'un de l'autre. M. et Mad. *Beaumont* qui aiment beaucoup leur fille, et veulent lui procurer dans un époux, des talens, de bonnes qualités et de la fortune, font entendre au père d'*Eugène* que la médiocrité des biens de son fils, ne lui permettant pas de prétendre à épouser *Zelmire*, il convient de détourner ce jeune homme de venir dans leur maison. M. *Eugène*, père, homme sensible et fier, ne manque pas d'entrer vivement dans leurs vues ; il commande même à son fils de s'éloigner. *Zelmire* prévenue par *Eugène* de la résolution de son père, se concerte avec la fille de compagnie de sa mère et l'officieux de son père, pour

retarder le départ. Un nommé *Georges*, qui est cet officieux, tant en considération du mérite d'*Eugène*, qu'en raison des bienfaits qu'il en a reçus, s'évertue pour éconduire ses rivaux, et le rappeler au choix de M. *Beaumont*. Au moyen de l'intervention des oncles d'*Eugène* et de *Zelmire*, il réussit au-delà de ses espérances. *Eugène* se présente avec un avantage que lui fait son oncle qui n'a pas d'enfant. M. *Beaumont* qui ne s'attendait pas à une telle constance de la part du jeune disgracié, ne se détermina pas néanmoins sur cette preuve non-équivoque d'un vif amour. Curieux de savoir jusqu'où il peut aller, il propose sa fille sans dot. *Eugène* accepte, parce qu'il connaît, dit-il, le bon cœur de *Zelmire*, son amabilité, et que la dot de *Zelmire* se trouvera ménagée pour ses enfans. M. *Beaumont*, charmé d'une pareille façon de penser et de sentir, ne veut

point céder à son gendre en générosité, insiste pour lui faire accepter la somme qu'il s'était proposé de donner à *Zelmire* en mariage. *Eugène* la refuse décidément, dit qu'il veut avoir le plaisir de remplir la première convention, et finit par donner une somme pour faciliter le mariage de *Georges* avec *Lisette*, et les récompenser de leur zèle.

PERSONNAGES.

M. BEAUMONT, } *riches Rentiers.*
MAD. BEAUMONT, }
ZELMIRE, *fille de M. et de Mad. Beaumont.*
EUGÈNE, *Amant de Zelmire.*
LISETTE, *Fille de compagnie de Mad. Beaumont.*
GEORGES, *Officieux de M. Beaumont.*
M. DUCHANGE, *riche Marchand.*
MM. TECNOSSE, *père et fils, Physiciens.*
DUMARSAIS, *Officier.*
ABRAHAM, *Juif.*

La Scène se passe à Paris.

EUGENE ET ZELMIRE,

OU

L'HEUREUX CHOIX,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un grand salon, dans lequel se trouvent trois portes battantes, l'une de face, les deux autres latérales, des fauteuils et un bureau.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, ZELMIRE, LISETTE.

GEORGES, *chante en rangeant dans le salon.*

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Eugène est mon digne bienfaiteur,
Je veux le reconnaître.
A Zelmire conserver son cœur,
C'est bien servir mon maître.
Je concentre la plus belle ardeur
Pour leurs plaisirs à naître.
A jamais j'assure leur bonheur,
Et fais le mien peut-être.

[illegible]

[illegible] mais [illegible]

[illegible] L'espri[illegible]

[illegible] aussi [illegible]

» doux espoir ? Ton père, dont l'erreur a pour principe » son amour pour toi, a fait entendre au mien que la » grande disproportion de nos fortunes ne lui permettant » pas de consentir à notre union, nos liaisons pourraient » devenir dangereuses. (En fallait-il tant pour provoquer » la fierté d'un père tel que le mien ?) Soyez tranquille, » jamais il ne la reverra, je ferai tout pour l'éloigner. » Telle fut sa réponse. Ainsi, chère Zelmire, mon géné» reux désintéressement envers mon père, ce sacrifice de » mes intérêts qui sur ton ame sensible m'avait acquis » un droit de plus, causerait mon malheur ? Non, je » ne puis soutenir cette pensée ; elle ne peut souiller une » ame aussi belle que la tienne, et quelque respect que » j'aye pour la volonté de mon père, que j'espère » d'ailleurs fléchir, je ressens que c'est de toi seule que » je puis recevoir des ordres. Souviens-toi de ta pro» messe si tendre ! Chère Zelmire, prononces sur mon » sort, et j'exécute à l'instant tes volontés. »

ZELMIRE, *en regardant la lettre.*

Cher Eugène, quelle puissance pourrait faire ce que la mort même ne pourrait opérer qu'imparfaitement. Nous séparer ! Pour quel motif ? Ton bien n'est pas égal au mien ; mais n'es-tu pas mon égal par la vertu ? N'es-tu pas au-dessus de moi par tes talens utiles et tes connaissances ? Qui sait même jusqu'à quel point je dois compter sur la fortune ? ô mon père, j'aime à le croire, votre erreur, comme le dit le bon Eugène, a votre amour pour principe. Il sera facile de la dissiper. Mère chérie, j'intéresserai votre tendresse en ma faveur, et mon amour aussi ardent que pur, fera taire les froids raisonnemens d'un intérêt mal entendu.

LISETTE *entre.*

Que vous est-il survenu, mademoiselle, vous paraissez avoir du chagrin ?

ZELMIRE.

Ah ! Lisette.... Eugène !

LISETTE.

Lui serait - il arrivé quelqu'accident ?

ZELMIRE.

Non ; mais mon père veut que nous cessions de nous voir.

LISETTE.

Pour quelles raisons, s'il vous plaît ?

ZELMIRE.

Le motif est si indigne de lui que j'hésite à te le dire. Tu sais qu'Eugène, pour ne pas causer de chagrin à son père, fut acquitté des biens de sa mère avec des effets qui n'avaient pas leur valeur. Sa fortune, ainsi considérablement diminuée, ne se trouvant pas égale à la mienne, mon père ne veut pas consentir à notre mariage, il craint même que nous nous trouvions ensemble.

LISETTE.

Comment ! monsieur votre père, qui a un si bon cœur vous causerait un aussi mortel déplaisir ; et madame votre mère ne le dissuaderait pas, cela n'est pas possible. Il faut écrire à monsieur Eugène de retarder son départ sous quelque prétexte.

ZELMIRE.

C'était aussi mon dessein. Va prévenir Georges de venir chercher la lettre. (*Elle se met à écrire.*)

LISETTE, *à voix presque basse, auprès de la porte.*

Georges, Georges.

GEORGES.

Qui m'appelle ?

LISETTE.

Hé bien c'est, moi.

GEORGES.

Ah ! c'est vous, mademoiselle Lisette. Avez-vous besoin de moi ? Je suis prêt à vous servir. Charmante ! (*Il veut l'embrasser.*)

LISETTE, *en se défendant faiblement.*

Finis donc, tu as toujours envie de rire, toi.

GEORGES.

Eh pourquoi pas, sur-tout quand je vous vois ?

LISETTE.

Parce que nous sommes dans le chagrin.

GEORGES.

Dans le chagrin ; c'est différent, s'il y a sujet.

LISETTE.

S'il y a sujet ! monsieur Beaumont ne veut plus que monsieur Eugène voye mademoiselle Zelmire.

GEORGES, *en riant.*

Voilà qui est vraiment singulier ! il lui fermera donc les yeux ?

LISETTE, *d'un ton animé.*

Finis tes plaisanteries, tu prends bien mal ton tems, lorsque mademoiselle Zelmire craint de ne plus voir un jeune homme qu'elle aime, et que tu dois considérer. On voit bien que tu n'as jamais aimé de ta vie.

GEORGES *la prend à bras le corps, et dit :*

Ouais! vous savez bien le contraire, friponne.

LISETTE.

Non, maudit hurluberlu, tu n'as jamais aimé..... sérieusement.

GEORGES.

Je vous crois bien. L'amour est-il sérieux? Non il est plutôt risible.

LISETTE.

Enragé bavard, finiras-tu tes mauvais bons mots? N'es-tu pas honteux encore une fois de ne pas prendre plus de part à la peine de ton bienfaiteur?

GEORGES.

Mademoiselle Lisette, c'est fort mal à vous de le prendre sur ce ton-là; et puisque vous avez l'esprit si mal disposé, je ne badine plus, j'écoute.

LISETTE.

A la bonne heure. Ecoute. Monsieur a engagé le père de M. Eugène à l'éloigner; il a réussi.

GEORGES, *d'un ton animé.*

La belle réussite! Monsieur est parvenu à engager le

père de M. Eugène ; cela peut être ; mais je suis persuadé que son succès n'ira pas plus loin.

LISETTE.

Si tu pouvais dire vrai, je crois que je....

GEORGES.

Hé bien, qu'est-ce que vous feriez, mademoiselle Lisette.

LISETTE.

En vérité je crois que je....

GEORGES.

Te donnerais mon cœur, que vous voulez dire?

LISETTE.

Soit, c'est cela.

GEORGES.

Votre cœur tout entier, sans en rien retenir ni réserver. Que voilà qui est grand de votre part ! Touchez-là, mademoiselle Lisette. (*Il lui tend la main.*) C'est une affaire conclue. Le bonheur de vous posséder, mon respect pour mademoiselle Zelmire, ma reconnaissance pour M. Eugène, vont faire sortir de mon imaginative des expédiens capablissimes pour réaliser leurs espérances.

LISETTE.

Capablissimes ! Ça veux dire très-capable, n'est-ce pas ?

GEORGES.

Oui. Je viens de créer ce mot dans la chaleur de la composition.

LISETTE.

A merveille ! Peux-tu me dire quels sont tes expédiens ?

GEORGES.

Je le puis, mais il n'y a pas de nécessité, et je ne serais pas assez sûr du secret.

ZELMIRE, *en cachetant la lettre.*

Georges, va porter cette lettre à Eugène ; ne perds pas un instant. ....

GEORGES, *avant de recevoir la lettre.*

Je le répète avec plaisir, lorsqu'il s'agit de vous obliger, de servir M. Eugène, de mériter mademoiselle Lisette, je crois que je passerais à travers le feu.

LISETTE.

Quel plaisir j'ai de l'entendre ainsi parler. (*A Georges.*) Mon ami donne-moi la main.

GEORGES.

Non, non, mon enfant, je n'ai pas le tems, j'aime mieux vous donner autre chose, une autre fois.

SCÈNE II.

LISETTE, ZELMIRE, M. BEAUMONT MAD. BEAUMONT, GEORGES.

ZELMIRE *à Lisette.*

J'ai quelqu'envie de te chanter le couplet que j'ai inséré dans ma lettre.

LISETTE, *avec empressement.*

Chantez-le moi, mademoiselle, je vous en prie.

ZELMIRE.

Après lui avoir reproché de me faire la question, s'il doit ou non partir, je lui dis :

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

Sans toi serais-je sensible
A l'or, aux galans discours?
Eugène, il n'est plus possible
De former un autre amour.
Ta constance, ta tendresse
Lient ma vie à ton bonheur;
Tes vertus font ma richesse :
Ton trésor est dans mon cœur.

LISETTE.

Je vous ai entendu avec bien du plaisir, je vais maintenant ranger les papiers, pour que monsieur votre père ne se doute de rien. Comptez sur mon zèle ainsi que sur celui de Georges. L'affaire nous intéresse, nous saurons empêcher le départ de M. Eugène, écarter les nouveaux prétendus, et ramener vos père et mère à des sentimens de désintéressement plus propices à des inclinations bien prononcées. Je présume que vos parens et ceux de M. Eugène nous seront favorables, et alors le succès est certain. Ne serait-il pas ridicule qu'un peu plus ou moins de richesse empêchât l'union de deux cœurs qui s'aiment et se connaissent depuis long-tems. Non, par tous les dieux, non, je jure, foi de Lisette, que vous serez madame Eugène, ou que je ne serai jamais femme. Sur-tout, pour ne pas nuire à nos projets, ne laissez pas trop apercevoir votre chagrin à monsieur votre père, et votre répugnance pour tout autre jeune homme que M. Eugène.

ZELMIRE.

N'aies point d'inquiétude à cet égard. Je sais ce que je dois à la prudence, au respect filial et à la promesse que j'ai faite.... Mais j'entends quelqu'un venir, c'est probablement mon père; tâches toi-même d'être réservée; mettons-nous à travailler.

M. BEAUMONT.

Zelmire à travailler! Voilà qui est admirable. Cette chère enfant me prouve chaque jour qu'elle aura toutes les qualités qui rendent une femme aimable et intéressante, et qu'après avoir été fille respectueuse et aimante.

LISETTE, *interrompant.*

Elle sera amante fidelle et affectionnée, pas vrai, monsieur?

M. BEAUMONT.

Qui est-ce qui vous interroge? Vous êtes toujours prête à parler. Ne feriez-vous pas mieux d'aller voir si ma femme n'a pas besoin de vous? (*à Zelmire.*) Je voulais vous dire, ma chère amie, qu'il est bien ôt tems que vous pensiez à devenir épouse.

ZELMIRE.

Je pensais à l'hymen il n'y a qu'un instant.

M. BEAUMONT.

Ton cœur, j'aime à le croire, est encore libre. (*Lisette s'apprêtant à partir, dit :* peut-être.) Nous n'aurons donc pas beaucoup de peine à te décider pour un des trois partis qui se présentent : ce sont des jeunes gens bien élevés, instruits, fortunés et considérés dans leur état.

LISETTE.

Voilà qui est bien intéressant à savoir quand le cœur a parlé.

M. BEAUMONT.

Vous tairez-vous encore une fois, babillarde que vous êtes. (*Il la prend par le bras pour la mettre à la porte.*) Débarassez-nous de votre présence !

LISETTE.

Oui, monsieur, dans la minute.

M. BEAUMONT.

Tout de suite.

LISETTE.

Je ne faisais pas attention.

M. BEAUMONT.

Quoique vous ayez déjà promis de retenir votre langue.

LISETTE, *vîte.*

Pour cette fois, monsieur, je vous le promets, et je vous tiendrai parole.

M. BEAUMONT.

Car vous voilà, dieu-merçi, dehors. (*Il revient auprès de Zelmire.*) Zelmire, ma chère fille, tu sais combien j'ai toujours eu d'affection pour toi, écoutes donc mes avis : ne serais-tu pas bien aise de te voir unir à un homme qui joindrait aux qualités du cœur et de l'esprit, les avantages de la fortune; et peux-tu trouver mauvais que ton père te fasse entendre la voix de la raison, que l'amour ne domine que trop souvent dans un cœur

passionné. Doit-on ne penser qu'à sa satisfaction personnelle ? Ne convient-il pas aussi de songer au sort des fruits précieux de l'amour conjugal, de préparer d'avance leur bonheur; et n'est-ce pas l'assurer, autant qu'il est possible, que de saisir l'occasion de leur procurer du bien ?

ZELMIRE.

Mon père, puisque vous voulez que je vous parle franchement, je vais me rendre à votre desir. Vous savez que très-souvent je me suis trouvée avec Eugène; que vous vous faisiez un plaisir de nous voir pendant notre enfance jouer ensemble. Vous n'en sauriez convenir, quoique vif, Eugène a toujours été doux et complaisant. Il me disait souvent : Zelmire, je vous aime de tout mon cœur : m'aimez-vous de même ? Je t'en assure, lui répondais-je, et vous honoriez nos petites déclarations d'un sourire. Ces petites déclarations se renouvelaient toutes les fois que nous nous voyons; et à mesure que nous grandissions, elles prenaient d'autant plus de force, que nous les confirmions de plus en plus en connaissance de cause. Jusqu'à ce qu'Eugène fut disgracié de la capricieuse Déesse, vous trouvâtes nos familiarités bienséantes, vous parûtes disposé à me le donner pour époux. Faut-il que pour avoir été bon et respectueux envers son père, il soit déchu d'une espérance à laquelle il paraît attacher son bonheur.

M. BEAUMONT.

Je reconnais avec plaisir la noblesse de tes sentimens et la justesse de ton jugement. Connaissant les bonnes qualités de ton ami, tu te dis à toi-même,

La vertu sans l'argent est un bien précieux ;
L'argent sans la vertu paraît vil à mes yeux.

Je souscris à ces deux vérités ; mais puisqu'il n'est pas

impossible de rencontrer ces deux avantages dans un même sujet, pourquoi veux-tu que mon amour pour toi ne tente pas tous les moyens de te les procurer? Sois persuadée que le désir seul de te rendre heureuse, ainsi que ta postérité, dirige toutes mes actions. Je serais au désespoir de te causer du chagrin. (*Mad. Beaumont, pendant que M. Beaumont parle, entre et dit* : voyons un peu comment Zelmire reçoit les conseils de son père. *Elle s'approche.*) *M. Beaumont continue.* Rends donc hommage à mon intention bienveillante, en attendant avec patience que j'aye pu juger des partis qui se présentent, et nous déciderons ensuite lequel te peut le mieux convenir.

MAD. BEAUMONT.

Votre père veut véritablement le bonheur de sa fille, il ne se laisse pas séduire par les protestations romanesques d'un homme passionné ; il veut allier à-la-fois le bonheur, l'amour et la fortune. Sa prétention est fondée; nous jouissons de ces avantages, nous voulons vous les procurer aussi. Le père d'Eugène eût pensé comme nous, s'il eût été dans la même position ; et qui sait si Eugène....

ZELMIRE, *avec sensibilité.*

Ah! ma mère, peut-il vous venir dans l'esprit de douter du désintéressement d'Eugène, lorsque vous connaissez la conduite qu'il a tenu envers son père. Georges ne vous a donc pas dit les traits de bienfaisance et de grandeur d'ame qui sont à sa connaissance, et dont il a lui-même ressenti les effets?

MAD. BEAUMONT.

Tout cela peut bien être, et je te saurai gré de ne me laisser rien ignorer; mais je te dois dire que souvent

on perd à se borner à la connaissance d'un seul objet, et que peut-être changeras-tu d'avis lorsque tu connaîtras les prétendus que l'on te présente ?

ZELMIRE.

Quel moyen de me persuader à moi-même mon inconstance ! Et comment puis-je aussi ne pas déférer à la volonté d'une mère si tendre ! Je verrai avec plaisir les jeunes gens que vous me présentez. Mais si vous avez pu exclure Eugène de votre choix, je sens que je ne puis l'exclure du mien ; avant que de savoir si ceux qui y prétendent, en sont plus dignes que lui.

MAD. BEAUMONT.

C'est juste.

M. BEAUMONT.

Je suis ravi de t'entendre ainsi parler. Nous n'avons pas droit d'en exiger davantage. Je vais donner des ordres à Georges pour aller prévenir un des trois prétendus.

ZELMIRE, *avec empressement.*

Moi je vais aller raconter à ma mère tout le bien que je sais d'Eugène. (*Elles sortent.*)

M. BEAUMONT, *sonne un coup pour Georges.*

LISETTE.

Monsieur, me voilà.

M. BEAUMONT.

Ce n'est pas vous que je sonne, c'est Georges. Ne savez-vous pas qu'il faut un coup pour lui, et deux pour vous.

GEORGES, *d'un ton railleur.*

Excusez, monsieur, c'est que mademoiselle Lisette n'a pas de mémoire; à son âge, voyez-vous, c'est bien pardonnable, elle a bientôt 22 ans.

LISETTE.

Monsieur le facétieux, tâchez vous-même de ne pas oublier votre devoir, ni ce que vous avez promis.

GEORGES.

C'est bon, c'est bon, mademoiselle l'empressée; nous savons bien ce que nous avons à faire. (*à M. Beaumont.*) Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service?

M. BEAUMONT.

Va prévenir M. Duchange, à qui j'ai donné rendez-vous à cette heure, que je l'attends pour causer avec lui.

GEORGES.

Monsieur, il y a un particulier qui vient de s'arrêter tout-à-l'heure à la porte avec un cabriolet, ne serait-ce pas lui?

M. BEAUMONT.

Sûrement!

GEORGES.

Ah! ah! ah!

M. BEAUMONT.

Hé bien, qu'as-tu à rire?

GEORGES.

Cet homme est si drôle avec sa perruque à circonstances, son grand jabot et son air empesé. Ah! ah! ah!

M. BEAUMONT.

Mon pauvre Georges, je crois que tu es fou.

GEORGES.

Oui, monsieur, je le suis. Ne dis-t-on pas que chacun l'est plus ou moins? Mais M. Duchange, ah! ah!

M. BEAUMONT.

Tâche toujours de te contenir quand tu le verras, et de ne faire de malhonnêtetés à personne dans ma maison.

GEORGES, *assez lentement.*

Ne pas rire en le voyant! c'est beaucoup, par rapport à son air ridicule; mais c'est peu en raison du respect que j'ai pour vous. Vous n'aurez pas lieu de vous plaindre.

M. BEAUMONT.

Va prévenir ma femme sur-le-champ. Tu le feras entrer ensuite.

SCENE III.

M. BEAUMONT, MAD. BEAUMONT, GEORGES, M. DUCHANGE, ABRAHAM, *Juif.*

M. BEAUMONT, *seul.*

M. Duchange paraît être venu seul; peut-être son fils est-il malade? Cet incident me contrarierait beaucoup.
Mon

Mon intention est de ne pas priver Zelmire de la société qui convient à son âge. Je désire remplacer un amant par un autre. Peut-être ne l'a-t-il pas amené afin de s'assurer auparavant de mes intentions ?

GEORGÈS.

Voici M. Duchange.

(M. Duchange et Mad. Beaumont entrent par deux portes différentes. M. Duchange fait un grand salut à Mad. Beaumont et à M. Beaumont. M. Beaumont lui offre un siège. M. Duchange en offre un à Mad. Beaumont. Ils s'asseyent.)

M. DUCHANGE.

Je viens, comme vous savez, monsieur et madame, vous proposer mon fils pour mademoiselle votre fille.

MAD. BEAUMONT, *bas.*

Quel air et quel style communs.

M. DUCHANGE.

Ce n'est pas parce que c'est mon fils; mais c'est un garçon bien gentil, de l'esprit, du savoir, de la gaieté; un jeune homme fait au tour. Quant à la fortune, je n'en parle pas, tout le monde connaît le millionnaire M. Duchange.

MAD. BEAUMONT.

Combien espérez-vous lui donner en mariage ?

M. DUCHANGE.

Vingt mille écus comptant; nous verrons ensuite.

M. BEAUMONT, *regardant Mad. Beaumont.*

Vingt mille écus !

MAD. BEAUMONT.

C'est fort honnête, avec un état.

M. DUCHANGE.

Oui, madame, l'état de son père, celui de gros négociant, spéculateur, marchand de toutes sortes, graines, liqueurs, épiceries, quincailleries; en un mot, de tout généralement quelconque. Et puis, c'est un jeune homme qui sait sa géographie dans la perfection, en cinq minutes il vous menerait d'un bout du monde à l'autre. Ça s'oriente, on ne peut mieux; ça vous connaît Zône torride, tempérée, glaciale, et ce qu'il y a de plus surprenant, les Antipodes; il m'explique la cause en deux mots. Oui, madame, des hommes au-dessous de la terre, qui ont les pieds opposés aux nôtres, et la tête en bas, par rapport à nous. Voilà qui surpasse l'imagination; c'est, dit-il, par l'effet de l'altract... de l'altract... (*à M. Beaumont.*) Aidez-moi donc.

M. BEAUMONT.

De l'attraction.

M. DUCHANGE.

Monsieur est instruit, justement. Oh! qu'on est heureux de connaître les secrets de la nature; d'avoir reçu une bonne éducation, on s'élève au-dessus des préjugés vulgaires; on abandonne à la canaille chrétienne l'idée d'un soleil qui court mille fois plus vîte qu'un Basque; et d'une terre qui reste comme un hypocondre au centre de l'univers. Que je rends grâce à mon fils de m'avoir éclairé!

MAD. BEAUMONT.

Voilà qui s'écarte un peu de notre objet, et l'on peut être très-bon commerçant sans expliquer les Anti-

podes, sans connaître la marche des corps célestes et les lois de l'attraction.

M. DUCHANGE.

C'est vrai, madame; mais l'un n'empêche pas l'autre. Mon fils sait aussi la partie de la géographie essentielle au grand commerce; il connaît l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique; et sur-tout notre France; c'est un avantage que je n'avais pas, et qui m'aurait procuré quelques millions de plus. Il tire des marchandises de toutes les parties de la terre, il les va chercher lui-même dans les ports; les quincailleries, à Rouen; les épices, à Marseille; les vins, à Bordeaux.

M. BEAUMONT, *l'interrompt.*

Mais que fait-il de toutes ces marchandises, quand le commerce ne va pas?

M. DUCHANGE.

Il va toujours pour nous autres spéculateurs. La consommation est presqu'en tout tems la même. La bouche va toujours son train, et c'est principalement avec les comestibles que nous faisons notre commerce. Quand il nous reste du tems, nous prêtons de l'argent; à ce sujet, voici ma chanson :

AIR : *Je suis né natif de Ferrare.*

L'argent est sans doute très-rare;
Faut-il pour ce commun avare
Se priver d'un méchant pourpoint?
Non, je jouis et n'entasse point.

Bien mieux, aux gens dans la misère
Je prends bijoux et tabatière;
(*Tirant sa bourse, et la montrant du doigt.*)
Et leur mettant l'or à la main :
Qu'il rentre doublé là, demain!

(*Il dit à M. Beaumont qui paraît surpris.*)

Ne soyez pas étonné, il y a des ventes où il se fait de si bons coups; c'est-là que l'homme adroit fait son profit. (*Il continue:*)

Ainsi l'industrie fait fortune ;
On dupe autrui cent fois pour une ;
Faisant tantôt mal, tantôt bien,
On centuple grand train son bien.

M. BEAUMONT.

Les commerçans sont des hommes estimables, lorsqu'ils ont de la bonne foi ; c'est leur activité industrieuse qui porte dans les différentes parties de l'état, la vie, l'agrément et l'abondance; mais lorsqu'ils font des gains aussi illicites, quel cas peut-on en faire! Vous prêtez donc à plus de six, huit ou dix pour cent par an?

M. DUCHANGE.

Ah! monsieur, vous n'êtes guères à la hauteur des intérêts du commerce : on se moquerait de moi de donner mon argent à un tel taux; je prête, et c'est encore une modération sur le plan, à quatre et cinq pour cent par mois.

M. BEAUMONT.

Ah! quelle infamie.

MAD. BEAUMONT.

Est-il possible? Il ne faut pas s'étonner que les marchandises soient si chères, si droguées, si falsifiées.

(*On entend quelqu'un dans une pièce voisine, qui dit* voilà le nœud-gordien des vingt mille écus. *Un Juif entre.*)

Serviteur à la compagnie. Je demande M. Duchange

GEORGES, *court, et dit :*

Qu'est-ce que cet impertinent qui entre ici sans que je l'annonce ?

LE JUIF.

Ne vous fâchez-pas, je me suis bien annoncé moi-même.

GEORGES.

Taisez-vous. (*à M. Beaumont.*) Cet homme demande M. Duchange.

LE JUIF, *salue Georges avec affectation.*

Ah ! je suis un homme ; vous me faites beaucoup d'honneur. Il y a tant de gens qui paraissent l'être, et qui ne le sont pas !

M. BEAUMONT, *à M. Duchange.*

Pour vous donner toute liberté de vous expliquer avec monsieur, nous allons nous retirer un instant dans la chambre voisine.

SCENE IV.

M. DUCHANGE, ABRAHAM, GEORGES, M. ET MAD. BEAUMONT, ZELMIRE, LISETTE.

M. DUCHANGE, *avec humeur.*

Qu'est-ce que vous me voulez ? Je ne vous connais pas.

ABRAHAM.

Oh que si, vous me connaissez bien ! Je m'appelle Abraham, je suis de votre quartier ; je vous ai vu bien des fois au café du Commerce, au Palais-Royal.

M. DUCHANGE.

Savez-vous bien qu'il est mal-honnête de venir interrompre un honnête homme à la conversation ?

ABRAHAM.

Baste, baste, je m'embarasse bien de toutes vos politesses, pendant ce tems-là on vend les meubles de mon fils.

M. DUCHANGE.

En vérité, si je sais ce que vous voulez dire ?

ABRAHAM.

Vous faites l'étonné; vous le savez bien. Mon fils, pour vous emprunter, vous avait donné en nantissement un objet qui valait plusieurs fois votre argent. Vous en avez exigé un en outre qui en a trente fois la valeur; cela lui fait le plus grand tort dans son commerce. Il faut que vous lui rendiez absolument, bon gré, mal gré.

M. DUCHANGE.

Je n'ai nul effet à votre fils. Si cette affaire existe, peut-être est-ce mon fils qui l'aura négocié ?

ABRAHAM.

Non, c'est vous-même. Ce n'est pas l'embarras, votre fils en est bien capable : c'est un coquin comme vous.

M. DUCHANGE, *avec un air effrayé.*

L'insolent juif que vous êtes ! Vous insulteriez Dieu même !

ABRAHAM.

Je suis juif; mais vous êtes plus juif que les juifs même.

En voilà assez de dit, il faut que vous veniez avec moi. (*Il le prend par le bras.*)

M. DUCHANGE, *perdant la tramontane.*

Finirez-vous, vous allez déchirer mon habit. Je vais crier au secours ; tenez, je vais crier au-au voleur !

ABRAHAM.

Oui, oui, criez au voleur, nous serons deux. (*Ils se poussent.*)

GEORGES.

Finirez-vous, messieurs. Comment vous vous battrez ici ! tâchez de respecter le lieu où vous êtes, ou je vais bien vous rappeler à l'ordre. (*Georges au juif.*) Monsieur le juif, vous ne finirez pas. (*Il prend une canne, feint de frapper sur le juif, qui évite le coup pour le faire porter sur M. Duchange, qui crie :* mon dieu ! mon dieu ! *Il les reconduit ainsi jusqu'à la porte. Le juif entraîne M. Duchange par son jabot et par le bras. M. Duchange tient le juif au collet. Ils sortent.*)

(*M. Beaumont et toutes les personnes de la maison accourent pour voir ce que c'est.*)

M. BEAUMONT.

Qu'y a-t-il donc, Georges ? Quel bruit l'on entendait tout-à-l'heure ! Qu'est devenu M. Duchange ?

GEORGES.

Ma foi, monsieur, je ne sais pas au juste ce qui s'est passé, j'ai seulement entendu que le juif que vous avez vu, se disputait avec M. Duchange. Au moment où ils

allaient se battre, je leur ai imposé silence; ils ne m'ont pas écouté. Alors, animé par mon zèle pour votre maison, je me suis saisi d'une canne. Je dirigeais les coups sur le juif agresseur; mais le coquin de juif était si adroit, qu'il évitait les coups, et qu'ils portaient sur ce brave M. Duchange. Je suis persuadé qu'il ne m'en voudra pas, parce qu'il se sera bien aperçu que je m'adressais à son adversaire, et que j'avais intention de le mettre dehors.

M. BEAUMONT.

Ah! le pauvre M. Duchange, il devait être bien embarrassé avec son habit de cérémonie.

GEORGES.

Je vous réponds qu'il perdait tout-à-fait la carte.

M. BEAUMONT.

Qu'est-ce que tu crois que tout cela va devenir?

GEORGES.

Au respect que je vous dois, c'est une affaire du diable. M. Duchange pourrait être un fort honnête homme, mais il paraît qu'il prête sur gages à de gros intérêts.

M. BEAUMONT.

Cela est vrai, il l'a avoué lui-même. Continue.

GEORGES, *continue:*

Le juif veut le forcer à lui rendre un effet qu'il soutient que son fils lui a donné en nantissement; il lui

dit des horreurs : il lui reproche que son fils a une maladie galante.

LISETTE.

Fi ! Fi ! en voilà assez de dit.

ZELMIRE.

Impossible d'en entendre davantage.

GEORGES.

Vous avez bien raison, mademoiselle, de pareils belîtres ne sont pas faits pour entrer dans la famille des Beaumont.

M. BEAUMONT.

Cet homme est vraiment un usurier.

MAD. BEAUMONT.

Un fripon ; et son fils, un libertin.

LISETTE.

Ça ne fait pas de doute.

M. BEAUMONT.

Les vingt mille écus qu'il se propose de donner à son fils, parlent d'abord un peu en sa faveur ; mais il en donnerait bien davantage qu'il ne serait pas mon gendre.

ZELMIRE.

Je vous en réponds, mon père, je vous aime trop pour vous donner le chagrin de me voir ainsi mésailler.

LISETTE.

Un pareil aspirant ôte déjà l'envie de connaître les autres ?

M. BEAUMONT.

Doucement, mademoiselle Lisette, vous allez un peu trop vîte en besogne. Je ne jette pas ainsi le manche après la coignée. J'ai prévenu M. Duchange le premier, parce qu'il me présentait le moins de convenances ; mais je suis persuadé que nous aurons satisfaction de M. Teçnosse ; c'est un homme riche, savant, qui a les usages du monde ; et de plus, de très-bons sentimens.

MAD. BEAUMONT.

Je le sais fort bien, moi ; je le connais assez particulièrement. Ma fille, un peu de patience, et vous aurez lieu d'être satisfaite.

ZELMIRE, *à Georges.*

Va promptement avec cette adresse, prévenir M. Tecnosse que je l'attends.

GEORGES.

M. Tecnosse, physicien ?

M. BEAUMONT.

Lui-même.

GEORGES, *parle vîte.*

Pour celui-là, monsieur, très-volontiers : c'est un homme très-utile à la société ; il serait à souhaiter qu'il y en eût beaucoup comme lui. Il emploie ses connais-

sances à guérir *gratis* les malades indigens : il leur donne aussi des secours pécuniaires. Beaucoup d'artistes vont le consulter, et s'en vont toujours contens de lui. Tout le monde dit qu'il fait de belles expériences sur la gaze, la catotriche et l'accourtic.

M. BEAUMONT, *se met à rire.*

Tu veux dire, sur les gaz, la catoptrique et l'accoustique; mais, as-tu bientôt fini ?

GEORGES.

Monsieur, je veux vous dire que son fils lui ressemble assez pour le mérite; mais il a la tête un peu, un peu..

M. BEAUMONT, *vîte.*

Tu veux dire, un peu fêlée, comme la tienne ?

GEORGES.

Précisément.

M. BEAUMONT, *vîte.*

Cela ne l'empêche pas d'avoir de l'esprit !

GEORGES, *vîte.*

Non, monsieur; mais cet esprit est toujours dans les espaces imaginaires.

M. BEAUMONT, *vîte.*

Il est riche ?

GEORGES, *vîte.*

Oui, monsieur; mais avec lui, l'argent va grand train.

M. BEAUMONT, *vîte.*

Il est humain comme son père?

GEORGES, *vîte.*

Oh sûrement, monsieur! il regarde tous les hommes comme ses frères, et je suis sûr que s'il était marié, il vivrait avec sa femme comme avec sa sœur.

M. BEAUMONT, *d'un ton animé.*

Tu trouves toujours quelque chose à redire?

GEORGES.

Que voulez-vous, monsieur; il est si froid, si froid! Ah! c'est un amoureux à la glace.

M. BEAUMONT.

Ne t'inquiètes, il pourra bien dégeler auprès de Zelmire!

LISETTE.

Il paraît que monsieur n'est pas mal en humeur de plaisanter.

M. BEAUMONT.

Il serait encore plus plaisant que M. Tecnosse, fils, que Georges croit si engourdi, gagnât le cœur de Zelmire.

Ce ne sont pas ces petits doucereux-là qui savent le moins bien filer le parfait amour.

MAD. BEAUMONT, *avec un ton d'impatience.*

Mon ami, mon ami, pour un homme, en voilà plus qu'il ne faut de dit. Allons faire une petite partie en attendant.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGES, LISETTE.

LISETTE.

Hé bien ! l'ami Georges, où en est-tu de ces moyens capables, que tu nous avais promis ?

GEORGES.

Où j'en suis ! Ça te tourmentes donc beaucoup de le savoir ?

LISETTE.

Sûrement. Si tu entendais soupirer mademoiselle Zelmire comme moi, tu en aurais pitié. Pour moi, je ne puis m'empêcher de gémir comme elle.

GEORGES.

Quelle est sensible ! Avec tout cela, tâches que ça ne te fasse pas trop maigrir. On dirait déjà... (*Il lui passe la main sur le sein.*)

LISETTE.

N'aies point, n'aies point d'inquiétude, j'ai toujours mon embonpoint ordinaire. (*Elle lui donne un soufflet.*)

GEORGES.

Malepeste ! comme tu me caresses. Est-ce que tu n'es

pas contente de moi pour ce que j'ai déjà fait? N'ai-je pas congédié comme il faut M. Duchange?

LISETTE.

Ne vas-tu pas déjà crier victoire, pour avoir éconduit ce gros bêta d'agioteur? Mais Tecnosse, fils, et l'officier Dumarsais, voilà deux superfins dont nous voudrions bien être débarassés, avant même qu'ils soient entendus. L'esprit est prompt, et la chair faible, sais-tu bien. Un jeune homme vous paraît aimable, il vous parle un langage passionné, il affecte le grand sentiment, il endort la raison, il éveille l'amour, il fait oublier l'absent, zeste, vous voilà prise comme un renard au trébuchet. Un jeune médecin connaît toutes les avenues du cœur humain, et lui fait prendre le ton qu'il veut. Un militaire, après quelques légers préparatifs de siège, vous prend un cœur d'assaut, plus facilement que tu ne bois un verre de vin. Toutes tes idées m'inspirent une juste appréhension.

GEORGES.

En pareil cas, l'amour peut être soupçonneux; néanmoins tout cela ne m'effraye pas. Sous les yeux des père et mère, les regards de deux amans se rencontrent rarement, les cœurs ne s'ouvrent que difficilement, les discours les plus persuasifs ne peuvent produire un grand effet; et ils n'auront pas plutôt parlé l'un et l'autre, que j'ai l'expédient de les congédier l'un par l'autre.

LISETTE.

Bravo, l'ami Georges; mais ce n'est pas assez d'écarter les rivaux, il faut mettre Eugène en possession.

GEORGES.

Sois tranquille. J'ai pourvu à tout, et je puis me vanter que pour parvenir à mon but, je me trouve aussi heureux qu'amoureux.

LISETTE.

Comment cela, je te prie, je meurs d'envie que tu me le dise.

GEORGES.

J'étais bien disposé à te laisser tout ignorer; mais lorsqu'il s'agit de satisfaire à un aussi vif désir que le tien, je ne puis y tenir, et ne veux avoir rien de caché pour toi.

LISETTE.

Tu as raison, si tu ne veux pas non plus que j'aie de secret pour toi.

GEORGES.

Sache donc, que présumant favorables à nos projets l'oncle d'Eugène et celui de Zelmire, je les ai informés tous deux de ce qui faisait obstacle au mariage. M. Beaumont a tort, m'a répondu le premier, je n'ai jamais voulu faire connaître l'intention que j'avais de favoriser l'établissement d'Eugène, pour qu'il ne puisse compter sur les avantages de la fortune, et sente d'autant plus la nécessité d'acquérir des talens. Mais, puisqu'un plus long silence pourrait irrévocablement lui nuire, ton maître apprendra dès ce soir, que depuis long-tems, par acte passé devant notaire, j'ai assuré à Eugène, sur mes biens, une dot qui surpasse celle de Zelmire.

LISETTE.

Que tu me combles de joie!

GEORGES.

Ce n'est pas tout; l'oncle de Zelmire, pour rappeler son beau-frère à l'instabilité des choses humaines, doit lui écrire dès ce soir, qu'il est arrivé un petit accident à leur

leur ferme commune : qu'il sait de bonne part qu'elle est presque consumée. Tout coup vaille, a-t-il ajouté, puisque ce père est si intéressé ! Ainsi, tu vois que notre cher patron va se trouver comme entre deux feux, et qu'il faut nécessairement qu'il abandonne la place. Sur-tout garde-toi bien de rien dire de ceci à mademoiselle Zelmire. Un secret confié à une fille, c'est déjà beaucoup, mais à deux, ce serait beaucoup trop. Je me serais même abstenu de te rien dire, si je n'eusse craint de te laisser trop dans l'anxiété.

LISETTE.

Je te remercie ; je vois que tu as deux cordes à ton arc, et que tu ne peux manquer de nous tirer d'affaires.

GEORGES, *prenant Lisette à bras le corps.*

Certes, ma charmante. La confidence vaut bien une petite de tes faveurs. (*Il s'approche pour l'embrasser. Elle se laisse faire une fois. Il veut recommencer. Lisette dit :* en voilà assez. *Elle se défend.*

(*M. Beaumont appelle Georges, d'un côté. Georges s'enfuit de ce côté.*)

(*Mad. Beaumont, d'un autre côté, appelle Lisette. Lisette s'enfuit de cet autre côté.*)

SCÈNE II.

M. BEAUMONT, MAD. BEAUMONT, TECNOSSE, *père et fils.*

(*M. Tecnosse entre d'un côté, M. et Mad. Beaumont, d'un autre.*)

(*M. Tecnosse souhaite le bon jour à M. et à Madame Beaumont. Ils se saluent.*)

M. TECNOSSE.

Je désirerais pouvoir passer la soirée avec vous ; mais les occupations sont si multipliées, que le tems me manque absolument. Vous vous êtes sans doute informés de mon fils ?

MAD. BEAUMONT.

Nous ne connaissons votre fils que très-imparfaitement ; mais nous vous estimons assez pour nous en rapporter à ce que vous nous direz.

M. TECNOSSE.

Mon fils a toujours mené une bonne conduite. Il aime beaucoup l'étude ; il a des connaissances.

MAD. BEAUMONT, *vîte.*

Dans quel genre ? s'il vous plaît.

M. TECNOSSE.

Dans l'histoire naturelle.

MAD. BEAUMONT, *vîte.*

C'est une bonne chose.

M. TECNOSSE.

Il s'applique davantage à la physique.

MAD. BEAUMONT, *vîte.*

La physique ? Je ne sais pas trop ce que c'est.

M. BEAUMONT, *avec vivacité.*

C'est la science des corps.

MAD. BEAUMONT, *vîte.*

Très-bien.

M. TECNOSSE.

Mon fils sait aussi la chimie.

MAD. BEAUMONT, *l'interrompant.*

Excusez ma curiosité, je désire savoir ce que c'est que la chimie?

M. BEAUMONT, *avec impatience.*

Eh! ma femme, puisque vous voulez tout savoir, la chimie est la science de l'action intime et réciproque des corps les uns sur les autres.

MAD. BEAUMONT.

Voilà qui est singulier, vous vous fâchez de ce que je demande la simple définition des sciences que j'entends vanter par-tout comme très-utiles à la société. La nature a-t-elle refusé aux femmes la curiosité de connaître ses beaux phénomènes? Que diriez-vous si, comme certaines de mes amies, j'allais à des cours pour voir des expériences? Je ne suis occupée que des soins de rendre mon ménage agréable, et...

M. TECNOSSE.

Madame a droit et raison de faire des questions. Elle saura donc en outre que mon fils sait la géométrie, c'est-à-dire, la science de mesurer les corps en longueur, largeur et profondeur; qui sert dans beaucoup d'arts; dans l'arpentage, le toisé, l'architecture, l'astronomie....

MAD. BEAUMONT, *l'interrompant.*

Je suis enchantée! voilà ce qu'on peut appeler des

connaissances utiles et intéressantes. Il n'est fille si ignorante qu'elle soit, qui ne jugerait qu'un homme qui connaît l'histoire naturelle, la science des corps, leur action intime et réciproque les uns sur les autres, leur mesure en longueur, largeur et profondeur, est très-dans le cas de tirer partie de ses connaissances, et très-présentable pour le mariage, s'il n'a pas d'ailleurs de défaut qui puisse rendre une femme malheureuse.

M. TECNOSSE.

Le plus grand défaut que je lui connaisse, c'est d'être trop doux, trop facile; et lorsqu'il sera avec une femme, je ne sais pas lequel des deux sera le maître.

MAD. BEAUMONT.

Je reviens à l'essentiel. Parmi les sciences que votre fils cultive, en est-il une à laquelle il s'attache spécialement ?

M. TECNOSSE.

Mon fils s'occupe spécialement de la médecine, et de l'étude du cœur humain, sous le rapport physique et moral.

MAD. BEAUMONT.

Je crois cette étude bien intéressante. Faites-moi le plaisir de me dire en quoi elle consiste ?

M. TECNOSSE.

Elle consiste à déterminer le degré d'influence du plus ou moins d'activité du sang sur la qualité et l'énergie de nos pensées, de nos sentimens et de nos actions; à saisir la cause du bien et du mal moral; à trouver le moyen de produire l'une, et de réprimer l'autre. Le caractère froid de mon fils le rend très-propre à ce genre d'étude.

MAD. BEAUMONT.

Je vous avoue qu'une partie de ce que vous venez de dire, échappe à mon intelligence. En second lieu, je serais fâché que votre fils fût d'un caractère par trop froid; il ne plairait certainement pas à ma fille.

M. BEAUMONT, *à Mad. Beaumont.*

Vous ne devriez pas relever ainsi jusqu'aux moindres choses.

M. TECNOSSE.

Madame a bien le droit de faire toutes les observations que bon lui semble. J'ai dépeins mon fils tel que je le connais. Je n'en saurais dire davantage; aussi bien je suis extrêmement pressé. Mon aimable petite femme m'attend; et j'ai des affaires par-dessus la tête. J'aime mieux revenir ce soir, s'il m'est possible.

MAD. BEAUMONT.

Monsieur, vous me ferez le plus grand plaisir. Le portrait que vous venez de nous faire de votre fils nous est agréable; il ne tiendra pas à nous que vous ne deveniez le beau-père de ma fille.

M. BEAUMONT.

J'aurais pris la parole pour vous faire la même invitation, si je ne me fusse apercu que ma femme prend le plus grand plaisir à interpréter mes sentimens, et à converser avec vous.

MAD. BEAUMONT.

Oui, j'aime à la folie la science et le savant.

(*M. Tecnosse salue, va pour sortir; on annonce son fils.*)

M. TECNOSSE, *parle à son fils bas à l'oreille.*

Sois très-honnête avec M. et Mad. Beaumont ; ne manque pas de te bien exprimer, sois galant auprès de mademoiselle Zelmire ; et ne reviens pas sans l'avoir embrassée.

SCENE III.

M. ET MAD. BEAUMONT, TECNOSSE, *fils*, ZELMIRE, LISETTE, GEORGES, DUMARSAIS.

(*Tecnosse, fils, salue M. et Mad. Beaumont. M. et Mad. Beaumont le prient de s'asseoir. Ils s'asseyent.*)

MAD. BEAUMONT.

Monsieur votre père nous a fait de vous un portrait flatteur, je suis persuadé qu'il est fidelle. Un homme d'esprit ne s'abaisse pas à mentir pour faire valoir les siens. Il paraît que vous êtes dans l'intention de vous marier, et que vous ne seriez pas fâché de vous allier à ma famille?

(*M. Beaumont sonne deux fois Lisette, pour lui dire de faire entrer Zelmire. Il va du côté où elle doit venir, et lui dit d'avertir Zelmire de paraître.*)

TECNOSSE, *fils, d'un ton très-froid.*

Mon père, qui a toujours cultivé les sciences, et qui y trouve son bonheur, n'a pas eu de peine à m'en inspirer le goût. La nature ne m'ayant pas tout-à-fait refusé les facultés nécessaires pour m'y livrer avec succès, il sut rendre mes études si agréables, que j'y trouvai le plus

grand plaisir que je connusse dans la vie ; et que je me délassai de l'une par l'autre. Heureux de m'occuper uniquement à m'instruire, je ne recherchai ni mauvaises lectures ni sociétés dangereuses ; et je dus à l'amour du travail d'avoir fermé mon cœur à tous les vices. (*Zelmire entre et s'approche de M. Beaumont.*) Ma vingt-quatrième année se trouvait révolue, lorsque mon père s'apercevant que je devenais homme, et que j'en avais tous les sentimens, me dit : mon fils, quel bonheur ce serait pour moi de te voir faire succéder aux charmes de l'étude des sciences, les plaisirs vrais et purs que l'on goûte à la société d'une épouse vertueuse. Tu pourrais perpétuer ton propre bonheur, faire pour les tiens ce que j'ai fait pour toi, et rendre à la société le plus précieux tribut de la reconnaissance. Une fille, la plus charmante que l'on puisse voir, s'est offerte à mes regards ; elle n'est pas moins méritante par les qualités de son esprit et de son cœur, que par les agrémens de sa figure. Elle a, en outre, les prérogatives de son sexe ; un sentiment exquis, un goût délicat, un esprit fin, un air doux et insinuant qui sait facilement se gagner l'affection : cette jeune personne est la fille de M. Beaumont. Que je m'estimerais heureux si je pouvais unir ta destinée à la sienne ; mais je n'ose me flatter d'une idée qui remplirait mon cœur de la plus douce joie, et qui comblerait le bonheur de ta mère. Peut-être Zelmire a-t-elle une inclination commencée ? Mon père, lui répondis-je, qu'importe cette inclination commencée. Sans doute elle ne peut être que pour un jeune homme méritant ; mais un homme vertueux en remplace dignement un autre. Lorsque le cœur n'est encore lié que par des promesses que les moindres convenances peuvent inspirer, quelle est la fille raisonnable qui n'oublierait son premier attachement pour en contracter un nouveau, plus conforme à ses intérêts, et plus selon le désir de ses père et mère.

M. BEAUMONT, *à Tecnosse, fils.*

Je souhaite de tout mon cœur que ma fille vous écoute favorablement, parce que je sais que vous alliez à la vertu et aux talens, la fortune, qui ne se trouve pas toujours avec les qualités personnelles.

MAD. BEAUMONT, *à sa fille.*

Je ne puis m'empêcher de reconnaître que monsieur te convient mieux que tout autre jeune homme, et j'avoue que tu ne peux, sans altérer notre bonheur, refuser de lui donner ta main.

ZELMIRE.

Je pensais, mère respectable, que vous vous seriez défendue de tout enthousiasme, et que vous auriez attendu un autre moment pour savoir mon sentiment.

TECNOSSE, *à Zelmire.*

Pardonnez à la manifestation franche de vos père et mère. Daignez ne me pas juger plus défavorablement. Mettez-y la même sincérité, la même vivacité; et si c'est à vos pieds que je dois obtenir l'aveu de vous plaire, je m'y jette bien volontiers.

(*Il se jette aux pieds de Zelmire.*)

LISETTE, *dans le fond du théâtre,*

(*A part.*)

Tu dieu! monsieur le philosophe, comme il prend feu!

ZELMIRE.

[*Elle tend la main à Tecnosse et le relève.*]

Relevez-vous, je vous prie, monsieur, si vous ne voulez pas m'outrager par une posture humiliante. Ce

n'est pas lorsque vous demandez à faire mon bonheur autant que le vôtre, que vous devez en agir ainsi. Quand je n'aurais pas la plus grande estime pour vos parens, l'amitié que j'ai pour les miens, qui paraissent désirer vivement que j'unisse mon sort au vôtre, ne me permettrait pas de vous refuser décidément, comme la raison ne me permet pas de vous donner un consentement sans avoir pris le tems de la réflexion.

M. BEAUMONT.

Ma fille a raison.

MAD. BEAUMONT.

Je ne trouve pas à redire à ses représentations.

TECNOSSE, *fils*, *à Zelmire.*

Je dois déférer à votre volonté. Je prie seulement vos père et mère de me permettre de vous embrasser. J'espère, aimable Zelmire, que vous ne me refuserez pas cette faveur, lorsque vous saurez qu'en l'obtenant, je soutiendrai dans l'esprit de mon père, qui vous estime infiniment, l'espérance flatteuse de me voir un jour vivre uniquement pour vous.

LISETTE, *tirant Zelmire par la robe.*

N'allez pas consentir.

M. BEAUMONT.

Je permets.

MAD. BEAUMONT.

Je ne m'oppose point.

(*Zelmire ne répond rien, baisse les yeux, laisse approcher Tecnosse.*)

TECNOSSE, *fils.*

Puisque vous ne vous y refusez pas, aimable Zelmire. (*Il l'embrasse très-affectueusement, puis il dit :*) Dieu! ce baiser de ma bouche est passé en mon cœur. Quel sentiment délicieux se répand dans tout mon être. Quelle douce ardeur je ressens dans tout mon corps, mon imagination s'allume, je deviens un homme nouveau, un torrent de plaisir inonde mon cœur. Zelmire! son souffle ardent circule dans mes veines; il me pénètre tout entier.

(*Tecnosse reste quelque tems la main sur son front. Zelmire soupire, et paraît pénétrée de sentiment. M. et Mad. Beaumont se regardent avec étonnement.*)

M. BEAUMONT.

En croirai-je mes yeux? Est-il possible que M. Tecnosse, qui paraissait si peu animé, soit tout-à-coup devenu si passionné?

MAD. BEAUMONT.

Il faut convenir que le premier épanchement du cœur a une bien grande force à cet âge.

LISETTE, *bas.*

Le premier baiser de monsieur est prodigieusement brûlant.

TECNOSSE, *fils, continue :*

Pardonnez au doux transport qui m'agite, et dont je ne suis pas le maître. Je suis devenu le plus aimant des hommes. Je me sens toute ame, tout sentiment. Zelmire! chère Zelmire! voilà ton ouvrage. Oui, je t'aime, oui, je t'adore! Les expressions me manquent pour te peindre toute la vivacité de mon affection. J'éprouve pour jamais

le plus violent besoin de vivre uniquement pour toi, ou de mourir, si tu n'as pas pitié de ta victime. Je vais porter à mon père le doux espoir qui m'est donné. Je le conserve dans mon cœur avec un plaisir et une satisfaction inexprimables.

GEORGES.

M. Dumarsais, fils, attend depuis long-tems, faut-il lui dire d'entrer?

M. BEAUMONT.

Tu peux le faire entrer. (*Bas.*) Ce ne sera pas long.

DUMARSAIS, *à Georges.*

C'est le bien-venu que j'ai vu passer tout-à-l'heure.

GEORGES, *bas.*

Ce sera aussi le bien sorti.

DUMARSAIS, *à part.*

Je l'espère.

SCENE IV.

DUMARSAIS, M. ET MAD. BEAUMONT, ZELMIRE, LISETTE, GEORGES, TECNOSSE, *fils.*

(*Dumarsais salue M. et Mad. Beaumont et Zelmire. M. Beaumont l'invite à s'asseoir, sans y faire beaucoup attention.*)

DUMARSAIS.

Comme mon père est malade, je....

M. BEAUMONT.

Rien n'est plus surprenant que ce que je viens de voir.

DUMARSAIS.

Permettez.

M. BEAUMONT.

Non, c'est inutile.

DUMARSAIS.

Serai-je assez heureux ?

M. BEAUMONT.

Un ton si froid en commençant et si passionné ensuite!

LISETTE, *s'approche de Dumarsais, et lui dit bas à l'oreille:*

Laissez-les un peu revenir de leur surprise; ne perdez pas patience.

MAD. BEAUMONT.

Si tous les prétendus étaient comme celui-là, je crois qu'ils finiraient par s'insinuer dans le cœur des filles malgré elles.

ZELMIRE.

Ils jeteraient le trouble et la confusion dans l'ame.

M. BEAUMONT.

Il faut absolument s'en tenir-là.

LISETTE.

Il n'est pas possible. Que dira-t-on de vous?

DUMARSAIS.

Que je ne sois pas obligé de me retirer sans avoir été entendu.

LISETTE, *animée.*

Ce serait une malhonnêteté criante, un procédé désobligeant, ridicule et vexatoire. As-t-on jamais eu le droit de juger quelqu'un sans l'entendre. Ce serait une infamie dont l'exemple est heureusement très-rare, et toujours tôt ou tard réprimée. Il faut qu'un honnête homme abandonne cette manie infernale aux méchans ambitieux, aux patriotes hypocrites qui n'aspirent qu'à gouverner.

M. BEAUMONT.

Vous élevez la voix bien haut, mademoiselle Lisette ! Qui vous a permis de parler ? Il n'y a qu'un quart-d'heure vous conseillez de n'entendre personne, et vous insistez présentement ! Est-ce pour qu'on soit exposé à une nouvelle scène ?

LISETTE.

Monsieur, je suis persuadée que M. Dumarsais n'est pas capable d'employer un stratagème artificieux pour se faire bien venir. Il est militaire, il a l'ame franche ; si je vous prie de vouloir bien l'entendre, c'est pour qu'on ne parle pas mal de vous dans le monde, et qu'on ne puisse pas vous accabler de ce reproche : il a mal reçu un jeune homme qui se présentait honnêtement à lui, l'a éconduit, et jugé désavantageusement sans l'entendre.

M. BEAUMONT.

N'auriez-vous pas quelqu'intérêt à parler de la sorte ?

LISETTE.

L'intérêt de votre honneur et de votre réputation.

M. BEAUMONT.

Dites plutôt que je dois écouter par raison d'honnêtetés.

LISETTE.

Et en quelque sorte de justice.

DUMARSAIS.

J'ajouterai par intérêt pour la vérité et la vertu. Il serait fâcheux que mademoiselle votre fille fût trompée.

M. BEAUMONT.

Voilà des raisons plus qu'il n'en faut pour vous entendre. Parlez, si vous voulez bien, nous vous écouterons avec plaisir.

DUMARSAIS.

J'ai dit que j'avais à parler pour l'intérêt de la vérité. Je n'ai rien dit de trop. Tecnosse, fils, s'est annoncé comme un homme simple, c'est un perfide, qui cache sous un air de douceur, le fiel et la méchanceté la plus noire ; il y a long-tems que je le connais : c'est l'intérêt qui le guide dans la démarche qu'il a faite. Comme il dépense considérablement d'argent à faire des recherches de physique, il est bien aise de trouver une fille économe, qu'il aura grand soin de faire raffoler pour les sciences, afin de lui faire employer une partie de son bien en expériences extravagantes. Son père et lui sont à-peu-près deux fous qui cherchent la pierre philosophale; et si vous vous laissez séduire, vous verrez la dot de votre fille passer en peu de tems dans le creuset alchimique. Ces savans prouvent, on ne peut mieux, que la physique est née d'une vaine curiosité. Qu'a-t-on besoin de s'efforcer d'étendre le cercle des connaissances humaines? N'en sait-on pas plus qu'il n'en faut pour être heureux? Je pense avec le fameux philosophe genevois, que la physique, ainsi que toutes les autres sciences, est défectueuse dans son origine, dans son objet, dans ses effets.

M. BEAUMONT.

Je n'avais jamais entendu dire que M. Tecnosse s'occupât d'alchimie. La folle envie de transformer les métaux en or, ou la ridicule prétention de faire de semblables découvertes, n'a jamais habitée que des cervaux mal organisés. Il ne peut entrer dans l'esprit d'un homme sensé, et encore moins dans celui d'un véritable savant, d'entreprendre d'arriver à un but sans connaître le chemin qui peut y conduire. Je ne pense pas comme le fameux philosophe genevois, que les sciences soient défectueuses dans leur origine, dans leur objet et dans leurs effets. Les sciences sont nées du désir naturel à l'homme de connaître les vérités utiles à sa conservation et à celle de ses semblables ; leur objet est de s'en servir à cette fin, et leur effet est de l'avoir rempli. La géométrie nous apprend à mesurer les corps ; la physique nous rend leurs qualités sensibles ; elle sert, ainsi que l'astronomie à régler les travaux les plus nécessaires à la vie ; ceux de l'agriculture et de la navigation ; l'histoire nous présente des vices à détester, et des vertus à imiter ; la géographie nous fait connaître le pays où nous devons vivre ; la médecine nous apprend à régler notre santé. Je ne vois dans ces sciences que des besoins usuels et pratiques, communs à tous les instans de la vie. Il est vrai que des hommes se sont égarés dans l'étude des sciences : il est vrai qu'on en peut abuser comme de la raison, de la liberté et des meilleures productions de la terre ; mais faut-il pour cela s'en interdir l'usage. On en sait, dites-vous, plus qu'il ne faut pour être heureux : on ne devrait pas chercher à reculer les bornes des connaissances humaines ? Peut-être auriez-vous raison, s'il était possible que l'esprit humain restât en repos ; mais puisqu'il est naturellement toujours en mouvement, puisque les hommes méchans et ambitieux cherchent sans cesse dans la science même les moyens de faire leur bonheur

au préjudice de celui de leurs semblables ; n'est-il pas utile que des hommes probes et bienveillans les suivent dans leurs travaux, pour dévoiler à la société leur perfidie; n'est-il pas même à désirer que, par de nobles efforts, ils leur deviennent en tout supérieurs ?

DUMARSAIS.

Je reconnais, si vous voulez, l'utilité de la science et des savans ; je reviens à Tecnosse en particulier. Je sais que son fils est d'un caractère entièrement faux ; qu'il ne s'est pas montré le même tout le tems qu'il a été avec vous : il a cherché à vous tromper ! Que me faut-il de plus pour affirmer que lui et son père, qui vous le présente, doivent être méprisés.

M. BEAUMONT.

Je n'ai pas la conviction que M. Tecnosse, fils, ait voulu m'en imposer par des dehors trompeurs ; j'ai de l'estime pour lui et pour sa profession. M. Tecnosse, père, est un honnête homme, il a du mérite, il est véritablement savant ; j'ai pour lui de la considération.

DUMARSAIS.

Celui qui défend la patrie, qui verse son sang pour vous comme pour la société entière, en est-il moins digne ?

M. BEAUMONT.

Non, sans doute ; mais si ma fille a déjà fait son choix, si elle aime mieux, tant pour elle que pour les enfans qu'elle peut avoir, s'attacher à un homme dont l'existence soit moins exposée pat la nature de sa profession....

DUMARSAIS, *l'interrompant.*

La générosité des hommes pourrait-elle devenir le

principe

principe de leur disgrace ? Au moment du triomphe ; peut-on avoir aucune appréhension dans le cœur ? Lorsque le guerrier se présente ceint de lauriers et d'oliviers, n'est-ce pas le moment de l'accueillir ? Je suis d'ailleurs persuadé que votre fille, en réfléchissant pourra changer d'avis. Au point où en sont les choses, qui pourra, mieux que l'épée maniée par le génie, ouvrir un chemin à la fortune ? Si les hommes qui ne sont pas moins passionnés que leurs ancêtres, veulent se disputer le bonheur et les jouissances les armes à la main, que deviendront ceux qui ne sauront pas repousser les efforts des injustes agressions ? Dans de certains momens de danger, quel moyen plus sûr et plus prompt de parvenir, que la bravoure et les talens militaires ? Et certes ma présence, à plusieurs batailles, pourra vous assurer que je ne suis dépourvu ni de courage ni d'intelligence. Je connais la tactique militaire. Je saurais au besoin commander un bataillon ou une division, une armée ; attaquer ou défendre une place ; employer à propos infanterie, cavalerie, artillerie, balistique ; faire la circonvallation d'une ville, la battre en brêche, lui donner l'assaut....

(*Tecnosse, fils, rentre en passant devant Georges.*)

GEORGES.

Doucement donc, monsieur, il est impossible d'arriver avant vous pour vous annoncer ; vous entrez ici comme si c'ètait chez vous.

TECNOSSE, *fils, à Georges.*

C'est que je suis porté par le plaisir de me voir bientôt l'enfant de la maison.

GEORGES.

Vous ne perdez pas de tems à ce qu'il paraît.

TECNOSSE, *fils, après avoir salué.*

Mon père est si flatté de la réception honnête et amicale que vous m'avez faite, ainsi que mademoiselle Zelmire, qu'il va venir lui-même pour vous en faire ses remercîmens bien sincères, et vous prouver, autant qu'il lui sera possible, le prix qu'il attache à me voir posséder un cœur aussi digne que celui de Zelmire. Il s'attend à une réponse favorable, et s'il était assez malheureux pour ne pas l'obtenir, ce serait pour lui le coup de la mort, ainsi que pour moi.

DUMARSAIS.

Avez-vous bientôt fini, monsieur le comédien ?

TECNOSSE, *fils, se retournant.*

Qui est-ce qui parle là ? Apprenez, monsieur l'officier, que je ne suis pas un comédien ; je suis physicien et chimiste.

DUMARSAIS.

Physicien ! Dites plutôt un trompeur, un séducteur.

LISETTE, *à part.*

Un chimiste de malheur.

TECNOSSE, *fils.*

Par quel hasard vous trouvez-vous ici pour m'injurier ?

DUMARSAIS.

Par le même hasard qui vous a fait souffler ici le froid et le chaud. Ah ! vous me faites ici du pathos, des

déclamations ; vous usez de ruses. (*Il le prend par le bras.*) Venez, venez avec moi.

TECNOSSE, *fils*.

Vous êtes un mal instruit, je n'ai parlé que le langage de la nature.

DUMARSAIS.

Fort bien, je vais vous donner une leçon d'escrime ; nous verrons si vous avez des grâces naturelles. (*Tecnosse se défend un peu ; Dumarsais l'entraîne. On les entend se disputer.*)

M. BEAUMONT.

Qu'est-ce que cela veut dire ? (*Il veut aller après eux. Mad. Beaumont le retient par un bras, Zelmire, par l'autre ; Lisette, par un pan de son habit. Il fait quelques efforts ; il est retenu.*)

MAD. BEAUMONT.

Vous avez bien affaire de vous mêler de leurs disputes ?

ZELMIRE.

De qui prendrez-vous la défense ? Qui sait lequel des deux a le plus de tort ?

LISETTE.

Compromettre votre vie sans être approuvé de personne.

M. BEAUMONT.

Je suis extrêmement curieux de savoir ce que cela va devenir.

MAD. BEAUMONT.

Pour moi, ce m'est indifférent. Je ne me mettrai en

peine ni de l'un, ni de l'autre. En y réfléchissant; Tecnosse, fils, paraît avoir tenu une conduite romanesque et peu naturelle.

LISETTE, *interrompant.*

Il a sorti de son caractère avec préméditation.

ZELMIRE.

Je commence à le soupçonner.

M. BEAUMONT.

Vous direz ce que vous voudrez. Je suis bien aise de connaître l'issue de cette fâcheuse conjoncture. Faites attention que M. Tecnosse, père est peut être en chemin pour venir ici. Qu'il serait du dernier ridicule, après ce qui vient de se passer, que je ne témoignasse pas la moindre inquiétude. Je vais dire à Georges de les suivre pour savoir ce qu'ils deviendront, et m'en rendre compte J'irai vous retrouver ensuite.

(*Il sort d'un côté. Mad. Beaumont sort de l'autre avec Zelmire et Lisette, et dit* : vous nous retrouverez dans la chambre de Zelmire.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. BEAUMONT, GEORGES.

M. BEAUMONT.

Il est tems de m'informer de ce que sont devenus MM. Tecnosse, fils, et Dumarsais. (*Il sonne.*)

GEORGES.

Monsieur, me voilà.

M. BEAUMONT.

Que sont devenus nos deux jeunes gens ?

GEORGES.

Ils sont tous deux en prison.

M. BEAUMONT.

En prison !

GEORGES.

Oui, monsieur, en prison, chacun pour deux jours. Le commissaire chez qui on les a conduit, après qu'ils se sont disputés et battus, a condamné M. Dumarsais

pour avoir souffleté M. Tecnosse, fils, sur son refus de se battre à l'épée; et M. Tecnosse, fils, pour lui avoir riposté quelques coups dans la figure.

M. BEAUMONT.

Qu'ils se débattent comme ils l'entendront, je ne me mêlerai nullement de leur altercation....

GEORGES, *tenant deux lettres.*

Voici deux lettres que le facteur vient d'apporter, et que j'allais oublier de vous remettre. (*Il sort.*)

M. BEAUMONT, *regardant les lettres.*

En voici une de l'oncle d'Eugène, et l'autre, du frère de ma femme.

M. BEAUMONT, *lit la première.*

Monsieur,

« Je n'ai jamais manifesté l'intention de favoriser
» l'établissement d'Eugène, pour qu'il ne puisse compter
» que sur son application à l'étude et ses talens; mais
» puisqu'il peut lui être utile de vous informer de la
» disposition où je suis de le seconder dans son incli-
» nation pour votre fille et pour toute autre personne
» aussi aimable et aussi vertueuse qu'elle, je vous pré-
» viens qne depuis long-tems je lui assure, sur mes
» biens, une dot de cent mille livres. »

J'ai l'honneur d'être avec considération,

FIRMIN.

M. BEAUMONT.

Voici copie de l'acte du notaire! Je suis très-content d'apprendre cette nouvelle. (*Il sonne.*)

GEORGES.

Monsieur ?

M. BEAUMONT.

Va prévenir ma femme et ma fille de venir, que j'ai quelque chose à leur dire.

M. BEAUMONT, *lit la deuxième lettre.*

Cher frére,

« Je suis au désespoir d'être obligé de vous apprendre » que le feu a pris à la grange de votre ferme, et qu'il » a consumé une partie des bâtimens. »

M. BEAUMONT.

Serait-il possible ! (*Il paraît affecté de cette nouvelle.*)

(*Mad. Beaumont entre avec Zelmire et Lisette.*)

SCENE II.

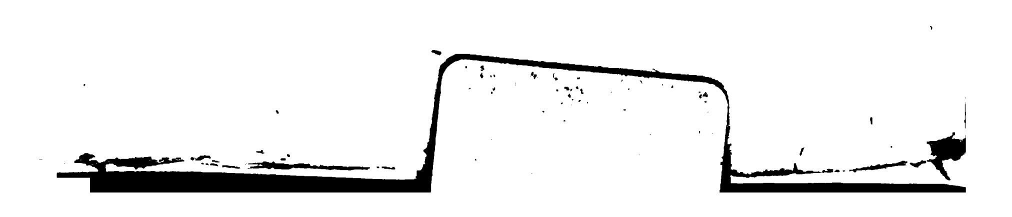
M. ET MAD. BEAUMONT, ZELMIRE, LISETTE. GEORGES.

MAD. BEAUMONT.

Qu'avez-vous donc ? Vous nous envoyez chercher, ce semble, pour nous apprendre quelque chose d'agréable, et je vous trouve l'air chagrin.

M. BEAUMONT.

Il n'est pas croyable ; c'est une pièce qu'on veut me jouer. (*Il regarde de nouveau la lettre.*) C'est cependant bien la signature du frère de ma femme.



pour avoir souffleté M. Tecnosse, fils, sur son refus de se battre à l'épée; et M. Tecnosse, fils, pour lui avoir riposté quelques coups dans la figure.

M. BEAUMONT.

Qu'ils se débattent comme ils l'entendront, je ne me mêlerai nullement de leur altercation....

GEORGES, *tenant deux lettres.*

Voici deux lettres que le facteur vient d'apporter, et que j'allais oublier de vous remettre. (*Il sort.*)

M. BEAUMONT, *regardant les lettres.*

En voici une de l'oncle d'Eugène, et l'autre, du frère de ma femme.

M. BEAUMONT, *lit la première.*

Monsieur,

« Je n'ai jamais manifesté l'intention de favoriser » l'établissement d'Eugène, pour qu'il ne puisse compter » que sur son application à l'étude et ses talens; mais » puisqu'il peut lui être utile de vous informer de la » disposition où je suis de le seconder dans son incli- » nation pour votre fille et pour toute autre personne » aussi aimable et aussi vertueuse qu'elle, je vous pré- » viens qne depuis long-tems je lui assure, sur mes » biens, une dot de cent mille livres. »

J'ai l'honneur d'être avec considération,

FIRMIN.

M. BEAUMONT.

Voici copie de l'acte du notaire! Je suis très-content d'apprendre cette nouvelle. (*Il sonne.*)

GEORGES.

Monsieur ?

M. BEAUMONT.

Va prévenir ma femme et ma fille de venir, que j'ai quelque chose à leur dire.

M. BEAUMONT, *lit la deuxième lettre.*

Cher frère,

« Je suis au désespoir d'être obligé de vous apprendre » que le feu a pris à la grange de votre ferme, et qu'il » a consumé une partie des bâtimens. »

M. BEAUMONT.

Serait-il possible ! (*Il paraît affecté de cette nouvelle.*)

(*Mad. Beaumont entre avec Zelmire et Lisette.*)

SCENE II.

M. ET MAD. BEAUMONT, ZELMIRE, LISETTE. GEORGES.

MAD. BEAUMONT.

Qu'avez-vous donc ? Vous nous envoyez chercher, ce semble, pour nous apprendre quelque chose d'agréable, et je vous trouve l'air chagrin.

M. BEAUMONT.

Il n'est pas croyable ; c'est une pièce qu'on veut me jouer. (*Il regarde de nouveau la lettre.*) C'est cependant bien la signature du frère de ma femme.

MAD. BEAUMONT.

Dites-nous donc d'où vient ce contre-tems?

M. BEAUMONT.

Je vais te l'expliquer. Ton frère m'écrit qu'une partie des bâtimens de notre ferme sont incendiés, que le feu y a pris sur la brune.

MAD. BEAUMONT.

Je ne savais pas venir pour apprendre ce fâcheux évènement. Ceorges est accouru tout joyeux me chercher. Il t'avait, ma-t-il dit, laissé dans un grand contentement.

M. BEAUMONT.

Voici quelle en était la cause. Lorsque je dis à Georges de t'aller chercher, je venais de lire la lettre de M. Firmin, oncle d'Eugène, qui me mande qu'il a doté son neveu de cent mille livres pour favoriser son mariage.

MAD. BEAUMONT.

Quoique l'oncle d'Eugène n'ait pas d'enfant; il n'est pas trop âgé, il peut en avoir. J'ai de la peine à croire qu'il se soit décidé à lui faire un aussi grand avantage.

M. BEAUMONT.

Il faut bien le croire, puisque voici copie de l'acte devant notaire, qui confirme l'avantage dont il est parlé dans sa lettre.

MAD. BEAUMONT.

Soit pour ce fait-là; mais l'incident du feu pris à notre ferme paraît bien fabuleux.

M. BEAUMONT.

:l n'y aurait rien d'impossible, de pareils accidens rrivent-ils pas quelque fois; et si ce n'était pas, il drait donc que votre frère soit un imposteur et un chant.

MAD. BEAUMONT.

Je ne puis penser que mon frère ait imaginé de pareilles oses pour favoriser le mariage de Zelmire avec Eugène ; serait s'exposer à nous causer beaucoup de chagrin, is avoir la certitude de réussir.

M. BEAUMONT.

Depuis qu'Eugène sait l'avantage que lui fait son cle, comment pouvons-nous espérer qu'il oubliera le ı de considération que nous avons eu pour lui. Je l'ai onduit pour trouver un parti dont la fortune soit à-ı-près égale à celle de ma fillle; il ne voudra plus intanant l'épouser, par la même raison.

LISETTE.

Tout le monde ne pense pas comme vous, et sur-tout jeunes gens. Je suis très-persuadée que M. Eugène, elque riche qu'il soit devenu, s'estimera heureux d'unir destinée à mademoiselle Zelmire, quand même votre me serait entièrement ruinée.

ZELMIRE.

Je n'ose me flatter qu'Eugène ait pour moi un amour pur et si désintéressé ; il faudrait que j'en fusse digne. que je sais seulement, c'est qu'Eugène a l'ame grande généreuse.

M. BEAUMONT, *d'un ton élevé.*

Vous ne tarissez pas lorsque vous parlez de la générosité d'Eugène, de son désintéressement. Je vous dis moi que son amour ne supporterait pas une aussi grande épreuve.

ZELMIRE.

Je crois devoir le juger plus favorablement que vous.

M. BEAUMONT.

Je vais vous donner la preuve que vous vous faites illusion. Je vous prie, ma femme, de vouloir bien vous retirer dans le fond de l'appartement avec Zelmire et Lisette, pendant que je vais envoyer chercher Eugène. (*M. Beaumont sonne Georges.*)

GEORGES.

Monsieur, que désirez-vous ?

M. BEAUMONT.

Va-t-en dire à Eugène de venir.

GEORGES.

Demeure-t-il toujours dans le même endroit ?

M. BEAUMONT.

Tu dois savoir cela mieux que moi. Vas-y voir.

GEORGES.

Monsieur, j'y cours.

SCÈNE III.

M. BEAUMONT, GEORGES.

M. BEAUMONT, *seul.*

Lorsque je réfléchis à ce qui vient de se passer, je ne sais que penser. Est-il possible que tout ait concouru pour favoriser la volonté d'Eugène et de Zelmire, et contrarier la mienne? Il y aurait dans une pareille suite d'évènemens quelque chose de prodigieux. N'est-il pas plus vraisemblable qu'Eugène, Zelmire, Lisette et Georges aient entr'eux des intelligences qui aient complété un pareil succès? Que signifie ce juif qui vient emmener M. Duchange, en lui disant des injures? Par quel hasard Dumarsais a-t-il débarrassé si à propos Zelmire de la présence de Tecnosse, fils, et de la sienne? Comment les deux lettres ont-elles pu se rencontrer, l'une, pour m'apprendre l'élévation de la fortune d'Eugène, et l'autre, la dépression de la mienne? On a voulu me faire dupe des intrigues; mais je présume que j'attraperai les intriguans eux-mêmes. Je ferai subir à l'amour d'Eugène une si grande épreuve pour m'assurer de la sincérité et de la vivacité de ses sentimens, qu'il ne pourra, je suis sûr, la supporter; mais le voici.

GEORGES.

Voici M. Eugène.

(*M. Beaumont prend Georges au collet, le tire sur le devant du théâtre, et dit, bas* : je t'ordonne, lorsque je serai à parler avec Eugène, de ne laisser entrer personne, de rester constamment à la porte, de ne faire aucun signe, et de n'entrer, sous quelque prétexte que ce soit.

GEORGES.

Je ne sais pas pourquoi vous me témoignez tant de défiance.

M. BEAUMONT.

Drôle, je soupçonne que tu m'as joué plus d'un tour.

GEORGES.

Je vous assure....

M. BEAUMONT.

Je vous assure que vous avez tout fait pour me faire accéder à votre volonté ; mais il n'en sera rien.

GEORGES, *bas.*

A la tournure que paraissent prendre les choses, ce pourrait bien être. (*Haut.*) Voulez-vous que je fasse entrer ?

M. BEAUMONT.

Oui, dis d'entrer.

SCENE IV.

M. BEAUMONT, EUGENE, GEORGES.

M. BEAUMONT.

Votre père est-il toujours bien indisposé contre moi.

EUGÈNE.

Nullement. Mon père est vif, il s'emporte facilement; tournez la main, il n'y pense plus.

M. BEAUMONT.

Que vous conseille-t-il ?

EUGÈNE.

Il m'avait d'abord impérativement conseillé de m'éloigner, et d'oublier mon premier attachement. Il prétendait que, puisque vous m'aviez mortifié, par raison d'intérêt, je devais user, en quelque sorte, de représailles; mais je lui ai si bien persuadé que je ne pouvais être heureux sans posséder le cœur de votre fille, que ne pouvant se décider à venir vous voir, parce qu'il conserve encore un léger ressentiment, il m'a donné sa promesse par écrit, d'approuver mon union, et m'a fait part de ses intentions, relativement au contrat qu'il se propose de signer après vous.

M. BEAUMONT.

Vous n'aimez donc pas moins ma fille depuis que vous connaissez l'avantage que vous fait votre oncle ?

EUGÈNE.

Je l'aime d'autant plus, que je m'en trouve plus digne, et les deux incidens qui me sont survenus, n'ont fait qu'épurer mon amour en l'éprouvant.

M. BEAUMONT.

Voilà qui est fort bien, Eugène. Je dois vous dire que je ne donnerai pas à ma fille la dot que je lui avais promise. Le feu a pris à ma ferme, et il peut survenir

d'autres accidens. Voyez si vous voulez vous contenter de ce que je lui donnerai.

EUGÈNE.

Vous ferez à cet égard comme vous jugerez à propos.

M. BEAUMONT.

(*Bas.*) (*Haut.*)

Il s'attendait à cela; mais.... Il y a plus, il s'est passé des choses si extraordinaires depuis que je ne vous ai vu, que je soupçonne qu'elles ont été en bonne partie imaginées pour me déterminer à vous donner mon consentement. Je ne veux être dupe d'aucun stratagême : je veux bien que vous épousiez ma fille; mais je vous la présente sans dot.

EUGÈNE.

Si je ne connaissais pas aussi bien mademoiselle votre fille, je n'accepterais pas une pareille condition; mais Zelmire est véritablement si aimable et si vertueuse, que son cœur me tiendra lieu de tous les trésors.

M. BEAUMONT.

Prenez bien garde à ce que vous allez dire, et songez que de ma part la convention est irrévocable.

EUGÈNE.

J'adhère à votre proposition de bien bon cœur, et le jour où je pourrai donner à Zelmire une preuve incontestable de mon amour et de mon attachement inviolable, sera le plus beau de ma vie.

M. BEAUMONT.

Cher Eugène, par cet acte de désintéressement et d'un amour aussi ardent que pur, vous me devenez

aussi cher que si vous étiez mon propre fils. Je ne puis contenir ma joie, il faut qu'elle s'exhale, il faut que je la fasse partager à ma femme et à Zelmire. Recevez mes embrassemens. (*Ils s'embrassent plusieurs fois.*)

(*M. Beaumont sonne Georges.*)

GEORGES.

Monsieur, que me voulez-vous?

M. BEAUMONT.

Va prévenir ma femme qu'Eugène........ Mais je ne t'en veux pas dire davantage; je veux la surprendre.

GEORGES, *regardant Eugène qui lui sourit, se met aussi à rire, et dit :*

Vous oubliez de me dire d'avertir mademoiselle Zelmire. Faut-il défendre à Lisette d'entrer?

M. BEAUMONT.

Non, qu'elle vienne si elle veut. (*Il réfléchit, porte sa main sur son front, et dit :*) Il me vient une idée. Faites-moi, je vous prie, le plaisir, Eugène, d'aller chercher vous-même le notaire; ma femme sera surprise quand elle ne vous verra pas, et je lui insinuerai que vous vous êtes retiré, parce que je vous ai offert, et que vous n'avez pas voulu accepter ma fille sans une dot quelconque. Je suis bien aise de savoir ce qu'elle va dire à ce sujet.

EUGÈNE.

Vous ne réfléchissez pas à l'effet que cette feinte inattendue pourra produire sur un cœur aussi sensible que celui de Zelmire.

M. BEAUMONT.

Je préviendrai avec ménagement, ne craignez rien ; et soyez persuadé que cette petite contradiction de ma part ne fera que rendre plus vif le plaisir de Zelmire. Ne tardez pas, je vous prie, car je les entends.

(*Eugène sort.*)

SCENE V.

M. ET MAD. BEAUMONT, ZELMIRE, GEORGES, LISETTE.

(*Mad. Beaumont, Zelmire et Lisette entrent.*)

MAD. BEAUMONT, *à M. Beaumont.*

Eh bien, M. Beaumont, quand Zelmire vous avait dit...... Où est donc Eugène ? (*Elles regardent de côté et d'autre.*)

LISETTE.

Vous voulez nous faire chercher ; il est sûrement caché... (*Lisette cherche par-tout.*)

M. BEAUMONT.

Cherchez, cherchez, vous ne le trouverez pas. Ah ! ah ! mademoiselle Lisette, vous avez voulu me faire donner dans votrepanneau ; j'ai déjoué toutes les ruses. Eugène que vous jugiez si généreux, si désintéressé, a bien soutenu l'épreuve des conditions auxquelles il s'attendait, et dont vous l'aviez prévenu ! Mais moi qui ne suis pas moins fin que vous, ai voulu massurer que son désintéressement était sans bornes. Je lui ai proposé ma fille,

fille, à la condition que je ne lui donnerais rien en mariage ; et M. Eugène....... Vous savez ce que je veux dire ?

LISETTE.

Comment vouliez-vous qu'il acceptât des conditions si dures ? C'est aussi trop peu de chose que rien.

ZELMIRE.

Mon père ! Avez-vous bien pu vous résoudre à pousser votre épreuve aussi loin ?

MAD. BEAUMONT.

Convenez qu'entre mille jeunes gens bien nés et avantagés de la fortune, vous n'en auriez peut-être pas trouvé un seul.

GEORGES, *bas.*

Rien du tout, il n'y a pas de bon sens; c'est se moquer du monde.

M. BEAUMONT.

Vous avouerez, ma femme, que si le cœur d'Eugène eût brûlé d'une flamme pure et d'un désintéressement parfait, il n'eût pas reculé à ma proposition. Je me suis servi d'un excellent moyen d'épreuve ; et il faut convenir que si je ne l'eusse pas employé, et que mes biens eusent été entièrement ravagés par suite de tems, Eugène aurait bien pu n'éprouver que de l'indifférence pour ma fille.

MAD. BEAUMONT.

C'est pousser la prévoyance, ce me semble, un peu loin; mais on doit en passer à un père qui aime, et

enfin la chose prévue aurait bien pu arriver. (*On entend frapper.*)

LISETTE, *avec joie.*

C'est sûrement M. Eugène ?

M. BEAUMONT.

Ce peut bien être aussi M. Tecnosse, qui devait venir. Je recommande à Georges, si c'est lui, de le faire entrer, parce que je lui veux parler avant tout.

LISETTE.

Pour en être plutôt débarassé.

M. BEAUMONT.

Vous le verrez.

ZELMIRE.

Ah mon père ! que vous me laissez long-tems dans une cruelle incertitude !

M. BEAUMONT, *en riant.*

Ma fille, encore un peu de patience, vous allez savoir les choses au juste.

GEORGES, *entre.*

Monsieur, je ne vous annonce pas M. Tecnosse, père, seul, le notaire et M. Eugène sont avec lui.

LISETTE.

Je commence à respirer.

ZELMIRE.

Et moi à espérer.

M. BEAUMONT, *à Georges.*

Fais-les entrer tous trois ensemble.

MAD. BEAUMONT.

M. Tecnosse avec Eugène; voilà encore ensemble deux tres bien opposés d'intérêt.

M. BEAUMONT.

Laissez-moi faire.

SCENE VI.

M. ET MAD. BEAUMONT, ZELMIRE, LISETTE, GEORGES, TECNOSSE, *père*, EUGENE, UN NOTAIRE.

(*M. Tecnosse entre le premier; Eugène et le Notaire, ensuite.*)

M. TECNOSSE, *à M. et Mad. Beaumont.*

Je viens vous apprendre que mon fils va sortir de prison ans une heure d'ici. Je me suis expliqué, et il en est ésulté que l'on a réduit le tems de détention des deux ivaux à une couple d'heures; mais avec injonction à M.)umarsais, en sa qualité d'agresseur, de ne pas remettre : pied dans le quartier, de huit jours d'ici. Mon fils va :venir me trouver, et nous pourrons préparer d'autant iieux les conditions de son alliance avec mademoiselle .elmire, que le notaire se trouve ici fort à-propos.

LISETTE, *bas.*

Ce n'est certainement pas pour M. Tecnosse, fils.

EUGÈNE.

M. Tecnosse, c'est moi qui ai été chercher le notaire, ce n'est assurément pas pour vous.

M. BEAUMONT, *à M. Tecnosse.*

Je vais vous expliquer le fait. Pendant votre absence, il m'est survenu deux lettres, qui m'ont informé, la première, que ma ferme est brûlée, et la deuxième, que l'oncle de M. Eugène, que vous voyez, lui donne cent mille francs pour dot. Le premier obstacle à son mariage avec ma fille, qui était son peu de fortune, est donc levé au-delà de mes espérances. Je n'en voyais d'autre que le refus que j'avais fait à son père, et l'avantage qu'on lui faisait pour favoriser son alliance. Je disais, Eugène devient en d oit de faire à l'égard de ma fille ce que j'ai fait au sien. Des personnes qui le connaissaient mieux que moi, m'ont soutenu que ces évènemens ne le feraient pas changer. J'ai voulu m'assurer de la constance et de la bonté de son cœur. Je lui ai fait cette proposition : Eugène aimez-vous encore autant ma fille depuis que vous savez avoir été favorisé; et dans la supposition qu'il soit arrivé un accident à ma ferme..... J'aime si bien votre fille pour elle-même, que je ne veux pas que vous lui donniez la moindre chose en dot. Je me trouve assez avantagé pour mettre le comble à son bonheur, sans aller puiser ailleurs que sur mon propre fonds; et j'estime plus le cœur seul de Zelmire que tous les trésors du monde. N'est-ce pas en outre un avantage réel que vous ne lui donniez rien en mariage ? Ce sera autant de ménagé un jour à venir pour nos enfans. Heureux si nous avons le bonheur d'en avoir

qui lui ressemblent. Telle fut sa réponse. Qu'eussiez-vous fait à ma place ?

(*Mad. Beaumont, Zelmire et Lisette éclatent de joie.*)

M. TECNOSSE.

Ce que vous paraissez avoir fait vous-même ; et malgré la perte que fait mon fils, je ne puis m'empêcher d'avouer que j'eusse reconnu d'aussi beaux sentimens en me rendant au désir de leur auteur. Je l'admire avec satisfaction ; je désirerais pouvoir l'imiter. Je vous prie de croire que mon fils et ma famille, tout en regrettant mademoiselle Zelmire, seront enchantés que ses vertus et ses talens aient été l'ame d'une aussi belle conduite, et que son cœur soit possédé par un homme vraiment digne d'elle. (*Il salue.*)

M. BEAUMONT, *le reconduisant.*

Je suis bien fâché ; ce sont les circonstances. Ce jeune homme a tout pour lui, la fortune, un bon cœur, le talent de la parole ; il connait bien les lois : il a toujours aimé ma fille. Je vous charge de bien des choses honnêtes pour votre épouse. (*Il salue et revient.*)

(*Lisette et Georges vont au-devant de M. Beaumont.*)

LISETTE, *à M. Beaumont.*

Ai-je eu raison de vous faire entendre que M. Eugène pouvait servir de modèle aux amans ?

GEORGES.

Ai-je eu raison de vous soutenir, en tout tems, qu'il était né pour mademoiselle Zelmire ?

M. BEAUMONT, *à Eugène.*

Je regretterais d'avoir interrompu la communication de

vos sentimens, si je ne croyais vous avoir procuré l'occasion de prouver avec certitude à Zelmire, jusqu'à quel point pouvait aller votre amour pour elle, et combien elle a sujet de vous être éternellement fidelle.

ZELMIRE.

Croyez, mon père, que je n'avais pas besoin de cette leçon pour préférer Eugène à tout autre jeune homme. Je n'avais jamais cessé de l'aimer.

(*Elle regarde Eugène avec tendresse. Eugène s'approche d'elle et lui baise la main.*)

M. BEAUMONT, *à Eugène.*

Mon avis est que le notaire rédige toujours les conditions du contract, pour qu'on le donne à signer à votre père.

EUGÈNE.

J'ai eu l'honneur de vous dire que je connaissais les intentions de mon père; j'en ai conféré avec le notaire. Le contrat est tout prêt, vous pouvez signer. Je me ferai honneur et plaisir de le porter à mon père pour avoir sa signature.

M. BEAUMONT.

Que le contrat soit prêt tant que vous voudrez, mon intention est que l'on y insère que je donne à Zelmire quarante mille livres, et je vais les remettre de suite.

EUGÈNE.

Je m'y oppose absolument. Je vous rappelle votre parole. Songez que la convention est irrévocable de ma part.

M. BEAUMONT.

Je n'avais proposé de vous donner ma fille sans dot, que pour savoir à quel dégré vous porteriez le désintéressement. Je ne veux point vous le céder en générosité ; je me sacrifierais s'il le faut pour vous. Je veux.....

EUGÈNE.

Je vous conjure de ne me point ôter le mérite de consommer une action que j'ai commencé de si bon cœur.

M. BEAUMONT.

Avec tant de dignité.

ZELMIRE.

Dont il n'aura pas lieu de se repentir. (*Elle lui tend la main.*)

MAD. BEAUMONT.

Qui doit toujours être présent à notre souvenir.

LISETTE, *à M. Beaumont.*

Voyez si je n'ai pas bien fait de défendre sa cause.

GEORGES.

Je crois que j'aurais fait déguerpir mille prétendus pour conserver un aussi digne jeune homme.

EUGÈNE.

Vous voudrez bien, M. le notaire, faire un contrat de mariage pour Georges et Lisette; vous y énoncerez entre

autre chose qu'ils mettront chacun en communauté 50 lou[is] que je leur donnerai en récompense du zèle et de l'attache[-]ment qu'ils mont toujours montré.

M. BEAUMONT.

Je vois maintenant très-clairement que les trois prétend[us] se sont trouvés éconduits au moyen des intrigues d[e] Georges. Je ne m'opposerai cependant pas à l'avantage qu[e] vous lui faites, puisque ces intrigues ont eu pour objet d[e] favoriser le plus heureux choix.

MAD. BEAUMONT.

Je consens aussi bien volontiers à ce que Georges épouse Lisette. Ils ont toujours été sages, et se sont toujours beau-coup aimés.

GEORGES, *approche de Lisette, et dit :*

Vous vouliez me donner, il y a peu de tems, votre main, je l'accepte. Je la prends en ce moment; c'est, vous savez, chose convenue, et j'exige de vous un baiser qui, j'espère, sera suivi de plusieurs autres. (*Il l'embrasse.*)

MAD. BEAUMONT, *à sa fille.*

AIR : *Cœurs sensibles.*

L'amant, pour toi plein de zèle,
Était digne de charmer
Le cœur de la plus cruelle,
Que l'amour sut enflammer.
Vénus eut-elle été fidelle
A qui sait si bien aimer ?

M. BEAUMONT.

Doux plaisirs, que votre ivresse
Comble leur vie d'agrémens,

Et qu'une vive allégresse
Occupe tous leurs momens;
Que leur constante tendresse
Perpétue leurs sentimens.

EUGÈNE, *à Zelmire.*

AIR : *Je l'ai planté.*

L'amour, qu'en mon cœur tu fis naître,
A tout fait pour nous réunir;
Du tems qui fuit, si j'étais maître,
Il ne pourrait jamais finir.

ZELMIRE, *à Eugène.*

Ame sensible et généreuse,
Régne sur moi, charme mon cœur.
Vivant pour toi, je vis heureuse,
Si rien ne manque à ton bonheur.

LISETTE.

AIR: *Vive les fillettes.*

La reconnaissance
Acquitte en ce jour
Notre intelligence,
Le zèle et l'amour.
En trompant un père,
Pour son propre bien,
Georges a voulu faire
Le sien et le mien.
Que la bienfaisance
D'Eugène en nos cœurs
Grave sa présence
Pleine de douceurs.

GEORGES.

AIR : *C'est ce qui me console.*

Le souvenir de vos bienfaits,
Eugène, est gravé pour jamais
Au fond de ma mémoire;

Le tems n'en peut rien effacer :
Car l'amour en doit retracer
Une vivante histoire. *Bis.*

Quels beaux jours nous allons couler,
Si la paix vient nous consoler
Des fureurs de Bellonne !
Mal passé, sois pour rien compté,
Quand l'Aigle, par nos mains dompté,
De nos succès s'étonne. *Bis.*

Unissons avec dignité
Notre gloire à la liberté,
Sans nous en faire accroire.
A l'amour livrons nos désirs ;
Nous naissons tous pour les plaisirs,
Autant que pour la gloire. *Bis.*

FIN.